

Ceci n'est pas une « faction »
À propos de *L'autre Simenon* de Patrick Roegiers

Ceci n'est pas un énième essai sur le passé présumé occulte de Georges Simenon ni sur les indices d'antisémitisme ou de racisme dans son œuvre.

Ceci n'est pas une enquête sur Christian Simenon, le frère de Georges, dont l'on redécouvre cycliquement, et à chaque fois avec une égale consternation, la noire destinée. Ceci est, à partir de l'examen d'un cas récent (soit le dernier ouvrage de Patrick Roegiers, *L'autre Simenon*, Grasset), une réflexion sur les conditions d'existence de la fiction contemporaine et de sa difficile, voire impossible, cohabitation avec ce qui fit jadis le sel de la création romanesque, à savoir son rapport problématique à la Vérité, à l'Histoire, au Réel.



« Le style est l'homme même. » (Buffon)

En littérature, il n'y a que le culot qui paie. Georges Simenon l'avait compris mieux que quiconque, lui qui sut forcer l'accès des journaux où il voulait travailler, des capitales où il voulait vivre, des éditeurs chez qui il voulait publier et des milliers de femmes qu'il voulait basculer. C'était le bon temps, celui où l'écrivain, qu'il fût self-made-man ou nouveau croisé, esthète éthéré ou conscience engagée, était de toute manière un conquérant doué de passion, d'énergie, de panache, de talent.

Patrick Roegiers a pour lui le culot, à n'en pas douter ; les critiques « professionnels », rodés à gloser sur les livres qu'ils n'ont pas lus et à se prononcer sur la seule foi d'un nom et d'une notoriété, se chargent déjà de le parer des autres vertus. C'est ainsi qu'il peut s'entendre un peu partout, de droite à gauche et retour, une rengaine liturgique, mâtinée de rares variantes et dont voici en substance la partition *ne varietur* : « La verve coutumière du plus français des écrivains d'Outre-Quévrain nous emporte à nouveau dans un passionnant récit, aux accents tragiques cette fois, puisqu'il nous plonge dans les eaux les plus troubles de l'histoire contemporaine, et ce à travers l'évocation d'un obscur personnage, le frère méconnu de Georges Simenon, Christian ; un homme faible d'esprit et dénué de volonté, que tout prédisposait donc à succomber aux charmes du tribun Degrelle, à sombrer dans la barbarie, enfin à renoncer à sa dernière once d'humanité en prenant part à un massacre d'innocents. »

Certains, particulièrement paresseux, iront même jusqu'à s'inspirer de la quatrième de couverture pour qualifier l'écriture de Roegiers de « langue implacable », voire de « style ». Évacuons ce point, parce qu'il est évidemment le plus mesquin – mais enfin, quiconque aura payé son exemplaire 19 €, quand ce n'en sont 21, est bien en droit de se crisper face à l'orthographe du participe présent « inondant » (sic p. 17) ou à la manifeste ignorance de l'aspiration phonétique du h dans le cas de « l'hardi matamore » (p. 271). L'acheteur n'a pas davantage envie de s'embourber dans des périodes où la multiplication des relatives brouille complètement l'identification du sujet et des compléments, et qui versent, dès qu'elles dépassent cinq mots, dans l'anacoluthie. Soit l'énoncé : « [Le gendarme Marcel] avait en permanence un œil ouvert sur son maître à la nuque épaisse formant un bourrelet au-dessus du col et au cigare planté dans le bec, pour lequel il était prêt à se faire tuer. » (p. 210) Jeu de l'été : retrouve les référents des pronoms « lequel » et « il ». L'acquéreur ne tient pas à voir s'enfiler les perles juste bonnes à remplir ces anthologies qui, les fêtes venues, permettent de réparer bien des pannes d'idées cadeaux, du genre : « il avait été trucidé d'une balle en plein front » (p. 207), « les harangues qui dessillaient la vue des aveugles et débouchaient l'ouïe des sourds » (p. 27), « Les casques coagulaient sur la cervelle quand on les posait sur la tête. » (p. 278), « Georges se portait comme un charme. Son cœur avait bon dos. » (p. 156), « Son sang coulait dans ses veines tel un mauvais vent. » (p. 163) ou le désopilant « Degrelle le secouait comme un pruneau. » (p. 35). Ni à assister à un défilé de truismes (l'aphorisme digne de Bossuet : « Le temps qui passe raccourcit la vie. », p. 153) ou à une cascade de calembours vaseux (la palme revenant à : « Des larmes de sang coulaient à gros bouillons à Bouillon », p. 196). Enfin, le client de librairie n'a guère envie de s'encombrer d'un volume pour lequel, s'il n'avait contenu autant de redondances, cent pages auraient suffi. Juger par ceci : « La foule riait. Les uns se tordaient. Les autres se gondolaient. L'hilarité était générale. Tous étaient pliés en deux. » (p. 46). Accumulées, ces effets de drôleries, volontaires ou non, portent un nom générique : le ridicule.

Si encore *L'autre Simenon* ne regorgeait que de telles tares formelles, il pourrait s'avérer utile, par exemple à l'élaboration d'un cours de remise à niveau en français. Mais touchons au, pardon, touchons « le » fond maintenant, et revenons à cette alléchante quatrième de couv' pour la confronter au véritable contenu qu'elle annonce. La première trahison majeure de ce roman (sic) consiste à se présenter comme une focalisation sur Christian Simenon, alors qu'il en est le grand absent. Nul besoin d'analyse statistique poussée pour s'apercevoir que les vrais sujets de Roegiers sont d'une part Léon Degrelle, de l'autre Georges Simenon. Il se fût pourtant agi de mener plus honnêtement le procédé du « décentrement », de l'approche par la bande, pour le faire admettre comme habile.

Le Christian en croix

Il n'est pas un simenonien ni un connaisseur de l'histoire belge pour ignorer le parcours de Christian Simenon. Fils préféré d'Henriette Brüll, son destin sera occulté par l'ombre portée de son aîné Georges – lui, perpétuellement mal aimé par sa mère. Engagé dans le rexisme,

Christian sera fanatisé au point de participer en août 1944 à l'ignoble tuerie de Courcelles en répression au meurtre d'un bourgmestre rexiste, et qui laissera sur le carreau vingt-sept cadavres de civils innocents. Condamné à mort par contumace pour ces faits, Christian s'engagera dans la Légion étrangère et mourra en Indochine, dans une embuscade, en 1947. Voilà pour les éléments nécessaires à une connaissance suffisante du bonhomme, et il fallait tôt ou tard qu'un écrivain songeât à s'emparer d'une figure si problématique, pour la densifier grâce à la littérature, pour en questionner le mystère et, sait-on jamais ?, pour parvenir à la « comprendre sans juger », selon la devise du père de Maigret.

Hélas, seul Roegiers se présenta, qui agit plus en ventriloque qu'en créateur. Il extirpa en effet la marionnette empoussiérée de la malle où elle passait son obscur purgatoire, lui retaila sur mesure un uniforme noir avec des têtes de morts serties au col, introduisit sa main à plume dans la fente nucale de son pantin, lui fit lever le bras et l'exhiba tout en criant au monstre pour interpeller le public.

Alexandre Dumas disait acceptable de violer l'histoire à condition de lui faire un enfant ; Roegiers, lui, préfère l'avortement à la conception, et pratique en chirurgien tout droit sorti d'un tableau d'Ensor. L'opération rate, les tripes se débobinent, les yeux s'exorbitent, le sang gicle, les acteurs vomissent, se conchient et se compissent. Il y a ainsi dans ces pages une aberrante complaisance à citer quels organe, tendon, cartilage, vertèbre, se voient troués de part en part, quand ce n'est « pulvérisés », par une balle tirée à bout portant, eh oui... Voilà ce que c'est donc que *L'autre Simenon* : du Grand-Guignol hissé, par boursouflure, à hauteur d'épopée.

Tant de grandiloquence mise au service du Grand Macabre n'aboutit qu'à une pitoyable mise en scène *gore*, soit au comble même de l'indécence. Indécence non pas en regard de la morale ni d'instances de censure. Mais par rapport au respect élémentaire qu'il s'agit d'observer lorsque l'on prétend s'immiscer, par les voies étroites de la fiction, dans une vérité historique. Ainsi, l'on ne pourra reprocher à un écrivain d'affubler de pseudonymes des personnages, même secondaires, ayant réellement existé ; mais pourquoi diable avoir ici rebaptisé les victimes des représailles sanglantes en « Fortuné Dargent » (comme par hasard le banquier), « Théodore Fachot », « Aldebert Soupirail », « Ghislain Cigare », « Onésime Socquette », « Amélie Trottebas », « Félicie Bonnepersonne », etc. ? On croirait à une sous-location des personnels fictionnels d'*Amélie Poulain* ou d'*Odette Toutlemonde*... Et cela reste encore un tantinet crédible à côté des sobriquets appliqués aux exécutants – les « Gueule-tordue », « Ouvre-l'œil », « Cochon-qui-s'en-déduit » et autre « Pue-la-pisse » – dont les assemblages rappellent la truanderie médiévale, la chouannerie ou les apaches de la Belle-Époque, plutôt que les escadrons de la mort wallons.

La tuerie de Courcelles compte parmi ces événements de guerre qui constituent des absolus de l'horreur. Un écrivain qui se croirait habilité à alléger la gravité d'un tel événement par le recours au « drolatique » ou au « carnavalesque » est voué au discrédit, sauf s'il a le culot suffisant pour alléguer de sa parfaite bonne foi. Sans doute une telle outrance s'explique-t-

elle à nouveau par cette posture d'autodérision typiquement belge, car l'on serait curieux de voir les réactions hexagonales, jusqu'au niveau politique, si un petit comique venait à rebaptiser, pour mieux faire passer le message de sa fiction, les martyrs d'Oradour-sur-Glane en « Achille Talon », « Pimprenelle Praline » ou « Zébulon Clape-Sabot ».

Ce ton farcesque n'est d'ailleurs pas non plus adéquat concernant le phénomène rexiste, n'en déplaît aux démocrates bon teint qui persévèrent à croire que l'humour, vu comme forme supérieure de l'esprit critique, reste l'arme la plus efficace pour combattre le péril brun, par exemple en en parodiant les manifestations avec sept ou huit décennies de retard. Dépeindre Léon Degrelle en orateur braillard, frénétique, ingérable, à tendances psychopathiques, est un exercice qui sent le réchauffé, d'une facilité déconcertante, partant stérile. Décocher des coups de pieds aux cendres d'un cadavre n'aboutit jamais qu'à en disperser, donc en étendre, la crasse. Pour un dégonflage en règle de la baudruche Degrelle, l'on s'en tiendra au puissant pamphlet écrit alors que le « Beau Léon » était encore ingambe, éructant et halé par le soleil d'Espagne, *Le Loup au cou de chien* de l'autre Belge Pol Vandromme (Labor, 1978).



Mais là où Roegiers atteint le degré zéro de la finesse tout en révélant la véritable nature de son discours, c'est quand il parle du public des meetings, de l'électorat et des suiveurs de Degrelle, dont fit partie Christian Simenon. Il suinte alors de sa prose un mépris social très malsain. Car qualifier une masse, quelle qu'elle soit, de « troupeau », de « peuple immature, inculte et puéril » (p. 31), puis décrire par le menu les composantes d'un parti – fût-il extrémiste – comme des « inadaptés sociaux », « ratés sans avenir », « idiots », « crétins », « fonctionnaires bêtes comme leurs pieds », « simples d'esprit », « niais », « paumés fiers d'être enfin quelque chose », « minables » (tout cela rien qu'à la p. 93) ; bref appliquer à un ensemble humain tout le champ lexical de la haine ordinaire pour en dénoncer les opinions, est-ce faire preuve d'humanisme ? Et, de même, quel enjeu y a-t-il à décréter que Christian Simenon « avait un caractère d'amibe dont la membrane s'étire et se rétracte, crève et se recrée, s'épaissit et se plie en formant un kyste. Il était interchangeable. Il était politiquement sans attaches. Les extrêmes ne l'attiraient pas. Il avait en lui une sorte de lâcheté. [...] Il n'aimait pas sa voix. Il n'était pas sûr de son physique. On passait à côté de lui sans le voir. [...] Il marchait à grands pas et prenait plutôt des chemins qui descendent comme Hitler qui ne faisait aucun sport. Il pesait septante-trois kilos et mesurait un mètre septante-quatre. » (pp. 83-84) ? Plus loin, Christian est décrit à son bureau fixant « ses doigts dont les bords (sic) étaient aussi ronds que ceux d'Himmler » (p. 132). Le mode péremptoire

adopté tout au long de ce portrait pointilliste, la comparaison zoomorphe, le sautilllement permanent entre registres mental, physique et sensible, le prêt de goûts et de jugements intimes, les *reductio ad hitlerum* gratuites : rien de tout cela ne dénote une approche romanesque sérieuse, une minutieuse construction de caractère, une réflexion mûrie, un quelconque effort. Le dilettantisme de l'auteur se confirme dès que l'on s'attarde à vérifier certaine citation. Roegiers invente ainsi, page 220, une phrase de Robert Brasillach, dont il n'y a d'attestation nulle part, pour la simple raison qu'elle appartient en réalité à une journaliste de *Libération* qui l'a forgée dans un article où elle suggère que Brasillach *aurait pu* la préférer dans un contexte particulier...

Le pire est que la même entreprise de démolition s'applique aussi bien aux médiocres qu'aux contemporains capitaux. Dans une scène imaginaire où Georges Simenon dîne avec André Gide à la célèbre *Tour d'argent*, ce dernier est qualifié de termes dont on ne préfère pas, en 2015, sonder la portée infamante : L'auteur des *Nourritures terrestres* y devient un « Semeur d'ivraie, faux-cul libidineux, aussi chaleureux qu'un glaçon, [...] à l'air contrit d'inverti » (p. 251) !

Ceci n'est pas une « faction »

Dans un article paru dans *Le Point.fr*, daté du 31 août 2015, Marc Lambron qualifiait *L'autre Simenon* de « "faction", ce genre en vogue qui, entre faits et fiction, pare une destinée réelle des prestiges du roman ». Le terme – qu'il est particulièrement ardu de tracer sur Internet dans la mesure où il est concurrencé par son homonyme politico-militaire – est un anglicisme, entré naguère (vraisemblablement en 2014) dans le langage de la critique. Même s'il désigne une mode littéraire, l'on en rencontre très peu d'occurrences avec cette acception, dans le domaine français en tout cas.

Un autre article, paru dans *La Tribune de Genève* en août 2014 et signé de Marianne Grosjean, nous en apprend davantage. La critique traduit le concept en « fiction biographique » ou « biographie romancée » et en explicite le principe :

« La marche à suivre pour élaborer une bio romancée? Choisir un personnage réel, mais décédé, jouissant d'une certaine notoriété. Puis concocter une trame narrative à partir d'éléments avérés, par exemple attestés par une correspondance – celle de Oona O'Neill et J.D.Salinger pour Beigbeder –, des documents ou événements historiques, pour Deville, qui met en scène Trotski et Malcolm Lowry, ou encore par des témoignages, comme le fait Jean-Michel Olivier, ami de l'éditeur Vladimir Dimitrijevic, aujourd'hui décédé, auquel son dernier roman rend hommage. Ensuite, laisser libre cours à son imagination pour le reste du roman. Sans oublier la touche finale: se mettre en scène personnellement en tant qu'auteur dans l'histoire de l'autre. »

La notice Wikipedia en anglais concernant la « faction » l'assimile au « roman de non-fiction » (« Non-novel fiction ») dont le pionnier fut Truman Capote, avec *De sang froid* :

« The non-fiction novel is a literary genre which, broadly speaking, depicts real historical figures and actual events woven together with fictitious conversations and using the storytelling techniques of fiction. The non-fiction novel is an otherwise loosely defined and flexible genre. The genre is sometimes referred to using the slang term “faction”, a portmanteau of the words fact and fiction. »

Au cœur de la démarche « factionnelle » se tiendrait donc le moi d'un auteur, porté par la fascination, la sym- / l'em-pathie ou la curiosité pure, envers une personnalité disparue, et avec laquelle le médium littéraire lui permet d'entrer en dialogue. L'écrivain travaille alors un peu à la manière d'un journaliste qui interviewerait à retardement ses personnages, ou d'un mentaliste qui reconstruirait les éléments de leur vie en pénétrant leur intimité profonde comme le contexte historique où ils évoluent.

Il est parfois malaisé de percevoir les différences fondamentales entre « non-fiction » et ce que l'on nomme traditionnellement « roman historique », mais l'essentiel tient à ce que ce genre naissant apparaisse comme une innovation dans un contexte de « crise » telle qu'en traverse le genre romanesque en ce début de XXI^e siècle (à cause notamment de la concurrence du monde virtuel).

Malgré les commodités de cet étiquetage, *L'autre Simenon* n'est pas une « faction ». D'abord parce que la notoriété de Christian Simenon est toute relative. Elle n'est guère partagée par le grand public et, même si la révélation de ce frère maudit date du début des années 90, sa connaissance reste l'apanage des amateurs éclairés.

Mais surtout parce qu'il manque cruellement d'une voix auctoriale dans ce récit, qui entrerait en communication avec ses personnages, comme le suppose la définition de la « faction ». La question *Qui parle ?* se pose en permanence dans *L'autre Simenon*, et guère dans une ébranlante perspective beckettienne ; plutôt avec l'agacement que provoquerait le constat répété d'une flagrante lacune. Il est pourtant crucial de savoir *qui* pose des jugements aussi dérangeants que ceux concernant « l'inverti » Gide (voir *supra*, p. 251). Cet éclaircissement permettrait aussi de situer certains passages dont l'on ne sait trop à qui imputer les dérapages narratifs. Ainsi, page 43, ce paragraphe qui décrit l'orateur Degrelle éruçant contre les politiciens pourris et les « banksters » :

« Et il les traitait encore d'as de la parlote inutile, marioles de la gesticulation (la sienne était celle d'un guignol, mais personne ne le voyait), au programme de carton-pâte (le sien n'était que du papier mâché), rois de l'entourloupette (“pouêt-pouêt !”), et cracks de la trompette bouchée (la sienne était mal embouchée), filous ramollis et voraces canailles (“À la porte, les misérables !”), raclures du progrès, forfaitiers à faces rubicondes, pillards interchangeables, résidus, débris d'un monde mort (mais on le traitait, lui, de “pourfendeur dégonflé”). »

Le discours entre parenthèses semble émis ou consigné par le même locuteur que le texte courant, et consiste soit en des commentaires dépréciatifs de ce qui est rapporté, soit en des citations censées illustrer le propos. « Censées » n'est pas toujours homophone de

« sensées », si l'on considère ne fût-ce que la gratuite et inexplicable onomatopée « pouët-pouët »...

Ces irruptions d'une parole extérieure, que l'on identifie à celle de Roegiers, serviraient-elles uniquement à exhausser l'auteur en vertueux témoin extérieur d'une scène à laquelle il feint d'avoir assisté ? C'est en tout cas exactement le même procédé qui est de mise, sans parenthèses cette fois, quand dans la narration se glissent de subreptices péjorations. En avril 1933, Roegiers raconte que Simenon aurait croisé Hitler dans l'ascenseur de l'hôtel Adlon à Berlin : « Il rentrait dans son appartement, au milieu de son état-major, avec sa petite moustache, son gros nez et sa moche mèche qui lui barrait le front. » (p. 151) Peu importe qui établit que la mèche est « moche », car le trait a fait mouche : en plus d'être le pire monstre politique de l'histoire, Hitler était mal coiffé et avait un vilain pif. La dénonciation est impitoyable, puissante, et nécessaire à une époque où, c'est bien connu, le physique d'Hitler est en voie de pleine réhabilitation. N'est-il pas même un peu risqué de s'aventurer à proférer de si subversifs propos alors qu'un siècle n'est pas encore écoulé depuis la chute du III^e Reich ? La preuve en est définitivement faite : Patrick Roegiers est un preux.

Mais qui est donc « l'autre Simenon » ?

Il reste à s'interroger sur ce qui peut bien avoir motivé l'écriture de ce livre. On l'a vu, il n'a pas été question pour l'auteur de mettre à l'épreuve ses facultés d'empathie, encore moins ses compétences de fresquiste. La réponse tient peut-être dans la phrase citée en exergue de la première partie, à nouveau signée Brasillach dans l'un de ses témoignages sur le führer wallon : « Les femmes aiment beaucoup Léon Degrelle. Elles le trouvent si beau. »

À bien des moments, Roegiers opère le rapprochement entre Georges Simenon et Léon Degrelle, d'abord sur le plan idéologique, mais aussi sur celui de leur irrésistible magnétisme sensuel et sexuel. Et là, le lecteur redouterait presque de comprendre qu'il a affaire, simplement, banalement, à un homme jaloux de la séduction exercée par des compatriotes qu'il identifie à des « salauds ». Or, comment aujourd'hui entacher sans rachat possible la renommée, anthume ou posthume, d'un écrivain majeur ? Comment nier son envahissante présence et réaménager un espace vital à son propre ego cerné de toute part, exténué de s'entendre répéter : « Ah, vous êtes écrivain et belge, comme Simenon alors ? » Comment, en somme, tuer un rival déjà mort ? Simplissime : en le nazifiant. Il faut reconnaître que le terrain était meuble avec Georges : il y a ses embarrassants péchés de jeunesse, parmi lesquels ces fameux articles pompés des *Protocoles des Sages de Sion* pour *La Gazette de Liège* à l'orée des années 20 ; il y a son attitude indifférente et attentiste durant l'Occupation. Le dossier reste apparemment trop maigre aux yeux de Roegiers, qui passe à la

vitesse supérieure et ambitionne de décrypter le nazisme des frères Simenon dans leur ADN, dans leur *pedigree*¹.

Christian, nous l'avons vu, avait les doigts himmlérimorphes. Notons également que « Hitler mesurait un mètre septante-deux et chaussait du quarante-trois comme Christian » (p. 164), et que Christian fut « fonctionnaire comme Martin Bormann, secrétaire exécutif du Führer dont il était l'éminence grise, qui érigea le nid d'aigle du Berghof et que l'on appelait "le Méphisto d'Hitler". » (p. 151) Georges, lui aussi, porte dans sa chair cette prédestination au nazisme. En 1940, on lui diagnostique une maladie mortelle. « Il avait trente-sept ans et se voyait déjà sous terre. Il ne voulait pas finir comme Désiré qui avait succombé à une angine de poitrine ou, pis, Alois (sic), le père d'Adolf qui s'était effondré dans la sciure d'un café parmi les débris de verre. » (p. 153) Tout trahit la véritable nature satanico-hitlérienne de Georges, jusqu'à ses inflexions de voix : « [Degrelle], qui ignorait l'allemand comme Hitler ignorait le français, mais qui l'imitait avec son fort accent bouillonnais, comme Georges avait conservé son impayable accent liégeois, avait proclamé sans ambages la "germanité des wallons". » (p. 160) Et le flou syntaxique, de maladroit qu'il apparaissait au début, se fait pervers, car il permet d'attribuer au verbe « proclamer » des sujets multiples : Degrelle, Hitler... ou Georges ! Le syllogisme est en tout cas parfait : On ne devient pas nazi-fasciste, on le naît ; Christian est né, a grandi, a agi et est mort en nazi-fasciste ; Georges est le frère de Christian : Georges est donc lui aussi un nazi-fasciste.

Celui qui fascine tant Roegiers, ce n'est pas Christian (sinon, il ne le mépriserait pas et lui aurait consacré plus d'un sixième de son ouvrage) mais bien l'inexplicable, l'inadmissible, l'immense Georges Simenon. Il y a de quoi envier, en le haïssant, un frangin ès lettres qui vous ressemble tant : « [...] un opportuniste intrépide, qui s'adaptait aux circonstances, sans problème de conscience, [...] un individualiste forcené [...] soucieux avant tout de son plaisir et de son succès, qui se méfiait de tout et ne croyait qu'en lui-même. » (p. 243)

Tandis que « Christian rejoi[nt] le cortège des perdants de l'Histoire » (p. 292), le lecteur referme le livre et son regard se perd une dernière fois, rêveur, perplexe, sur la jaquette occupée presque entièrement par la photo de Patrick Roegiers, puis sur le titre. Puis sur la photo. Puis sur le titre.

Et l'intention ultime de ce livre saute alors aux yeux, dans sa plus complaisante prétention.

Frédéric SAENEN
Liège – 11 septembre 2015

¹ Rappelons que, dans la somme romanesque au titre éponyme, Georges a tenté d'exclure son frère Christian, en s'inventant une enfance de fils unique.